

René Frégni

Les nuits
d'Alice

roman

Denoel

Les nuits d'Alice

René Frégni

Les nuits
d'Alice

Denoël

roman

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie
(6 bis, rue Gabriel-Lauvain – 75010 Paris).*

**© by Editions Denoël
73-75, rue Pascal, 75013 Paris
ISBN 2 207 23934-9
B 23934-3**

A Sophie et à Marilou

Ils se fauilèrent parmi ces rencontres, sans être vus ou remarqués, petit troupeau de parias absolus, haves, le teint plombé, enragés de faim et pourchassés par la peur.

Joseph Conrad
Lord Jim

Tous les dimanches, comme ça, Lucien s'en allait tout seul dans les bois. Il adorait se perdre. Jusqu'à la nuit il escaladait les pentes sous les pins, glissait au fond des gorges dans un silence de mousse. Quelquefois il se faisait peur. C'était le jour où Pierrot allait à sa partie de poker : des commerçants et des voyous. Il devenait un bon joueur. Joueur, Lucien ne l'était pas du tout.

Ce dimanche-là, il faisait un bien pâle soleil, un de ces petits soleils d'alentour de Noël juste bon à semer dans les chênes, quand on lève les yeux, trois papillotes d'or. Nous n'étions pourtant qu'en octobre. Lucien venait de sauter d'un talus sur la petite route, quelque part du côté de Saint-Martin, quand une voiture noire déboucha et pila devant lui. Une femme en surgit, élégante et décomposée. Elle lui bondit dessus :

— Aidez-moi, monsieur ! Je vous en prie, aidez-moi ! C'est ma nièce, ma nièce, elle vient de se sauver, là, à l'instant... Elle a sauté en marche, elle veut se suicider. Oh ! Aidez-moi je vous en supplie aidez-moi !

Ses yeux étaient fous. A qui avait-il affaire ? La voiture pourtant avait fière allure, la robe aussi. La femme le secouait comme un prunier.

— Dépêchez-vous ! Vite ! C'est par là, elle a dégringolé en hurlant. Vite ! Vite ! Elle s'appelle Alice ! Oh ! Mon Dieu, mon Dieu...

Pour se débarrasser d'elle il s'enfonça dans la combe qu'elle désignait. Qui était la folle : la tante ou la nièce ? Et d'abord, y avait-il une nièce ?

Au bout d'un moment il atteignit le fond. Une maigre rivière s'égarait en marécages. Si bas le soleil ne descendait guère et malgré le bleu du ciel tout là-haut quelques haillons de brume s'accrochaient aux broussailles. Quel sinistre silence... Juste un clapotement sous la houle des roseaux. Timidement il appela pour faire bonne figure :

— Alice !... Hé ! Alice... Hou hou...

L'invisible serpentement de l'eau tout autour. Soudain, à dix pas les joncs s'ouvrirent... Une créature apparut, écarlate et sans visage. Elle le fixait. Ça avait forme humaine. La boule qui aurait dû être la tête n'était que marmelade et le reste tout aussi dégoûtant. Il crut discerner un regard, une paire d'yeux dans un pot de groseilles. Il balbutia :

— Alice... C'est toi, Alice ?

L'être de sang ânonna :

— Partez... Laissez-moi...

C'était un rôle de femme : Alice ? Il fit trois pas. Sous le sang, plus rien. Juste ce regard halluciné au milieu de la tête. Sur le front l'os semblait nu. Il avança encore. L'eau qui courait sous l'herbe atteignit sa taille. il ne la sentait pas.

— Viens, Alice, on va remonter... Donne-moi la main.

Ô surprise, elle la lui tendit. Il la toucha du bout des doigts. Lentement ils remontèrent vers la route, elle avan-

çait tel un somnambule de sang. Le râle dans son dos le terrifiait. Il n'osait pas se retourner.

— Comment tu as fait ça, Alice ?

— Une pierre... J'ai écrasé ma tête.

Le sang ne ruisselait plus. Partout des petits caillots se formaient, faisant de sa figure une orange sanguine.

— Mais pourquoi tu as fait ça, Alice ?

Il parlait pour ne pas lâcher sa main. Très faiblement elle répondit parce qu'il ne lui restait que quelques grammes de vie :

— Personne...

La voiture noire était là. Lucien déposa Alice sur la banquette arrière, très molle à présent. Doucement elle semblait s'éteindre. La voiture noire démarra dans le soir. Il resta seul, trempé.

Quand il arriva le grenier était vide ; cela ne l'étonna pas, Pierrot rentrait souvent très tard le dimanche. Il fit chauffer une casserole de lait et le versa dans son bol rouge avec trois petites cuillers de chocolat et deux sucres. Il s'installa à table, enfin, sur la porte en bois massif qu'ils avaient suspendue par des chaînes à une poutre maîtresse. C'était avec le lit et le frigo leur seul meuble, et comme ils ne possédaient qu'un banc qu'ils avaient volé à l'église, ils mangeaient côte à côte.

Depuis près d'un an qu'ils vivaient là, Lucien avait pris l'habitude de goûter la mélancolie de cette heure. Par le fenestron, il regardait le soir d'hiver dérober le clocher et le ciel au loin diluer les collines où il savait qu'en un lieu

précis une lampe allait s'allumer dans les bois, piquant d'un point d'or le crépuscule de bronze. Malgré tous ses efforts il n'avait jamais pu le jour apercevoir cette maison, peut-être n'était-ce qu'un cabanon enseveli sous le feuillage.

Les deux mains autour de son bol chaud il entendait en bas les derniers pas dans la ruelle. Il y avait longtemps qu'il n'allait plus au cinéma le dimanche, depuis qu'il avait quitté sa famille et son quartier. Oui, longtemps...

C'était un dimanche aussi que Lucien connut Pierrot. Il devait être midi et il contemplait un palmier sur le port de Toulon quand un type l'aborda. Vêtu d'un Perfecto, de jeans blancs et de camarguaises, il lui dit qu'il était sorti la veille de prison, qu'il avait dormi à l'asile de nuit et qu'il avait faim. Son regard pénétra celui de Lucien qui en fut très embêté. Tout de suite, il sentit que Pierrot était intelligent, ses yeux souriaient sans que ses lèvres remuent. Il apprit plus tard que c'était là le mystère de son charme, ses yeux pouvaient rire aux éclats dans un visage de marbre.

Écartant les mains, paumes ouvertes, Lucien lui fit signe qu'il n'avait pas plus d'argent que lui, et au même instant il se surprit à l'inviter à partager une pizza. Ils s'installèrent derrière le port dans la rue la plus sale pour que ce soit moins cher. Pierrot venait de faire un an pour un kilo de shit. Le plus dur avait été de voir son père pleurer lorsqu'il avait disparu dans la souricière juste après le procès — il était enchaîné et les deux flics ne lui avaient pas permis de l'embrasser, il lui avait crié de loin qu'il avait besoin d'un pull car il faisait froid dans la cellule — et un jour au parloir de découvrir que ses cheveux étaient devenus blancs.

Lucien ne lui dit pas que lui aussi avait fait un an de prison à l'armée, il commanda un rosé de Bandol. A la fin du repas Pierrot avait sorti de son blouson un laguiole au manche de corne gris et blanc avec l'abeille et la petite croix en clous dorés, un petit joyau que Lucien n'aurait jamais osé s'offrir et qui attirait toujours son regard dans les vitrines. « Prends-le, lui avait-il dit, c'est un David, la meilleure marque », et comme Lucien refusait il ajouta : « Ça me fait plaisir, je l'ai taxé hier chez un armurier. » Lucien l'avait glissé dans sa poche et ils étaient partis en courant sans attendre l'addition. Voilà comment leur amitié avait commencé. Le laguiole est toujours dans la poche de Lucien, il ne le quitte jamais.

Ils avaient traîné jusqu'à ce qu'une bagarre générale éclate dans un bar où ils faisaient une partie de billard. Une bande avait fait irruption et cassait tout parce que le patron avait refusé de servir un Arabe. Ils s'étaient d'abord réfugiés sous le billard puis taillé un chemin vers la porte à coups de queues car deux bergers allemands étaient sortis d'on ne sait où, les babines retroussées sur des dents de lion.

Lucien devait dormir depuis un bon moment lorsque la lumière l'éveilla. Pierrot rentrait du poker. Il s'assit dans son lit, il couchait sur un matelas posé par terre, Pierrot sur le sommier. Il lui raconta l'histoire de la suicidée.

— C'est horrible ! Quelle âge a-t-elle ?

— Je ne sais pas, c'était un bloc de sang... Une voix jeune, un jean.

Pierrot se regarda dans la glace, tordit sa bouche, chassa une image du revers de la main.

— S'écraser la tête à coups de pierres, elle doit être cinglée, je n'ai jamais entendu une chose pareille, surtout une fille... J'ai gagné huit cents balles... Tu crois qu'elle est morte ?

Il tira de sa poche une poignée de billets qu'il défroissa.

— Il reste de la brouillade, j'ai fini le pain.

— Ça va, j'ai mangé, répondit Pierrot.

Quelques instants plus tard il éteignit la lumière et Lucien revit le visage de sang...

Le lendemain matin ils étaient à l'ouvrage, c'était l'époque où ils dénichaient par-ci par-là des petits boulots divers : maçonnerie, jardinage, déménagements, toujours au noir, cela leur permettait d'en mettre un bon coup puis de prendre du bon temps. Dans la région on commençait à les connaître, ils refusaient les trop gros chantiers.

Ce jour-là ils attaquèrent une terrasse qu'un chirurgien voulait faire construire devant sa maison, une belle bâtisse tout en longueur avec blason sur la porte et fenêtres à meneaux, qui leur avait évoqué dans le bleu du matin un vaisseau échoué en pleine campagne. « Un ancien pavillon de chasse du roi René », leur avait dit fièrement le docteur tout en leur expliquant ce qu'il voulait : « Une terrasse rose entourée de balustres, quelque chose de simple qui me permette de ne pas m'enfoncer dans la boue jusqu'aux genoux l'hiver dès que je mets le pied dehors. »

Il leur fallut plus d'une heure pour tracer puis redresser les équerres sans trop compter sur la façade qui avait tendance à bomber le torse sous le poids des siècles.

Vers neuf heures le propriétaire grimpa dans un rutilant coupé rouge, jeta sur le siège arrière une sacoche de cuir noir et, faisant rugir son moteur, leur lança :

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit ma femme est à l'intérieur !

La voiture arracha un nuage ocre.

— J'ai besoin de baiser, dit Pierrot, et il attrapa une pioche.

C'était bien sûr une plaisanterie, il n'avait qu'à faire sourire ses yeux pour que fondent sans exception toutes les femmes qu'il désirait.

Le soleil était doux, le sol tendre, Pierrot creusait le long du trait de chaux ; pas la peine de descendre très profond, il n'y aurait pas de poids. Lorsqu'il levait les bras son dos sous le tee-shirt se bossuait de muscles. Lucien enlevait la terre.

La jeune femme apparut dans un peignoir en éponge blanc, pieds nus, un papillon vert posé sur sa tête retenait ses cheveux mouillés.

— Quand vous rencontrez des iris ne les abîmez pas, déracinez-les délicatement et mettez-les s'il vous plaît dans ce récipient, je les replanterai ailleurs.

Elle leur tendit une bassine chinoise pleine d'eau et disparut à l'intérieur.

Les yeux de Pierrot pétillaient de malice. Ils ne dirent rien de cochon, elle pouvait être restée derrière la porte.

Malgré tout, le soleil montait et ils étaient contents d'entendre un peu plus loin les dernières feuilles d'un peuplier faire un bruit de rivière.

« Ouf ! » lança Pierrot lorsqu'ils eurent atteint le premier cyprès qui couchait par terre une ombre maigre et dense. « On se croirait en juillet, quel travail d'esclave ! »

Il jeta sa pioche et retira son tee-shirt.

« Et dire qu'elle n'attend qu'une chose, qu'on la viole », ajouta-t-il entre ses dents.

Les murs étaient si épais que de l'intérieur rien ne leur parvenait. Peut-être s'était-elle recouchée nue avec de la musique ?

Lucien ramassa l'outil et en assena quelques bons coups. Tout de suite il comprit que ce serait dès lors une autre paire de manches, ils avaient quelques fils d'ombre certes mais les racines étaient là, vineuses et grasses d'abord pour le cyprès puis jaune safran et sèches celles d'un genêt sauvage plus robuste que dix nerfs de bœuf.

Lucien frappait à s'en arracher l'âme. Même à la hache il ne progressait que copeau par copeau. Appuyé sur la pelle, faisant tout pour ne pas le voir, Pierrot se les roulaient, il n'y avait plus rien à extraire de la tranchée.

Les épaules de Lucien durcissaient. Il sentait autour tout le poids de la lumière. Prises dans la terre humide les racines renvoyaient un bruit sourd, le fer rebondissait sur le bois sans y mordre. Ses yeux se voilèrent d'un liquide visqueux, et d'entre les pattes blessées de l'arbre brusquement surgit le visage de sang. Sa pioche resta suspendue dans l'air.

A son tour il jeta la pioche, arracha sa chemise, en essuya ses yeux brûlés de sel. Lorsqu'il les rouvrit la femme du médecin était devant eux dans une courte robe abricot, un plateau à la main.

— Que préférez-vous, Perrier, Coca, Schweppes ou Orangina ?

Elle était bronzée comme en plein été et devait adorer les papillons car ses lunettes noires en avaient la couleur et la forme. Elle déposa le plateau qui représentait la coupe transversale d'une pastèque et s'installa un peu plus loin sur une chaise longue, une pile de magazines près de sa main.

— Allumeuse, marmonna Pierrot à son ami, après l'Amérique tu retombes dans l'eau.

Il y avait dans la raucité de sa voix quelque chose qui n'appartenait pas à la fatigue.

Il saisit la pioche et pendant un bon moment s'expliqua avec plus fort que lui. Elle faisait maintenant semblant de feuilleter une revue d'art. Le joueur de poker ne lui donna de lui que quelques ahans féroces. Lucien reconnaissait bien là le révolté, celui qui avait toujours eu honte de se vendre et qui était prêt à tout.

Cette hargne lui plut, le travail avançait plus vite. Bientôt ils atteignirent un massif de yuccas qu'il fallait écorner, leurs racines se tranchaient plus facilement qu'un melon, ils en recevaient au visage des gouttes fraîches.

Pendant deux jours Lucien travailla hanté par le visage inconnu. Qui y avait-il derrière ce masque de sang ? Était-elle morte ? Il n'avait jamais sauvé personne dans sa vie, sauf peut-être un enfant qui se noyait dans la Meuse un dimanche après-midi, mais quelqu'un d'autre aurait sans doute plongé s'il ne l'avait fait, la preuve, les

parents ne l'avaient même pas invité chez eux, à peine merci et au revoir. Peut-être la dame à la voiture noire avait-elle fait paraître une annonce dans le journal pour remercier l'inconnu, Lucien ne le lisait que dans les périodes où il ne travaillait pas, en prenant son petit déjeuner vers dix heures à la terrasse de chez Gaby. « Pendant que tu pioches tu rates peut-être une belle récompense », lui avait dit Pierrot.

Le mardi soir à cinq heures il prit une douche et courut à l'hôpital. Où pouvait-elle être sinon là ? A moins qu'elle n'ait été transportée d'urgence dans un centre spécialisé pour la boîte crânienne et le cerveau ?

Il raconta son histoire à la réceptionniste dont le nez et les cheveux longs et bouclés lui firent penser à un roi : « Je ne connais que son prénom, ajouta-t-il, Alice. »

Elle fit courir son doigt sur un registre : « Alice Loiseau premier étage médecine chambre H », énonça-t-elle sans plus le regarder.

Lucien regagna aussitôt les rues commerçantes, entra chez un confiseur, acheta une jolie boîte de chocolats de Puyricard et se hâta vers la chambre H.

Légalement il frappa à la porte, tendit l'oreille, son cœur était inquiet. Sans doute l'est-il toujours lorsqu'on franchit la barrière d'un hôpital. Tout aussi légèrement il insista. Rien. Lentement il tourna la poignée avant qu'une infirmière ne l'interpelle parce qu'il ne fallait à aucun prix déranger la blessée.

Les volets croisés retenus par l'espagnolette découpaient un ruban de ciel pâle que rendait encore plus clair, malgré l'heure, l'obscurité de la chambre.

Elle était là, immobile dans le lit, momifiée. Des

René Frégni

Les nuits d'Alice

Lucien est rêveur, timide, il aime la lecture et le soleil. Il n'aurait jamais dû rencontrer sur le port de Toulon ce beau parleur de Pierrot qui sortait de prison, affamé et sans un sou. Entre eux naît une amitié indéfectible. Ils habitent ensemble et pour subsister organisent des larcins foireux dans les villas environnantes ou volent les énormes rouleaux de cuivre qu' E.D.F. laisse imprudemment traîner au bout des routes de Provence.

Au hasard d'une promenade, Lucien sauve une jeune fille d'un suicide sanglant. La belle et fugueuse Alice va bouleverser la vie des deux garçons. Pour elle rien ne sera assez beau ni assez cher. Elle disparaît des semaines puis revient soudain, comme si de rien n'était, vivre avec eux dans leur grenier insalubre. Que fait-elle de ses nuits, de ses jours ?...

L'amitié des deux garçons résistera-t-elle à la troublante Alice ?

René Frégni, écrivain autodidacte, a obtenu le prix Populiste pour *Les Chemins noirs* (1988). Après *Tendresse des loups* (1990) il poursuit une œuvre originale et ambitieuse qui a conquis un large public.



B 23934.3  2.92
ISBN 2.207 23934.9
95 FF TTC